

UNIVERSITÉ PARIS 8  
CONCOURS DE NOUVELLES 2014

# INSOUMISSION

LES NOUVELLES PRIMÉES



1<sup>er</sup> PRIX

02/03/1955  
DELPHINE RIVES



02/03/1955

*You don't have to live next to me  
Just give me my equality*  
Nina Simone

C'est maman qui est venue me chercher. Il y avait le révérend avec elle.

Elle a eu un petit sanglot en me voyant. J'étais pas belle à voir.

Les tresses défaites. Les habits déchirés. « Salope de négresse » qu'il a dit le chauffeur pendant que les policiers m'emmenaient hors de son bus. Pourtant je ne me suis pas débattue. Je ne suis pas folle. J'me suis tout de suite mise à terre quand ils m'ont agrippée. A terre, à ramper. Comme un bébé. Ils m'ont porté dehors. Ils m'ont frappée. J'avais mal partout.

Les yeux bouffis. Ils m'ont mise dans une prison pour adultes. J'ai pleuré. J'avais que quinze ans, c'est normal de pleurer, non ? Heureusement mes lunettes n'ont rien eu. Et les lunettes ça aide bien à cacher qu'on a pleuré. Ça masque un peu. Je les ai remontées sur le haut du nez avec le dos de la main comme je fais toujours quand elles glissent. J'ai relevé la tête et j'ai souri à maman.

Elle m'a embrassée. Et m'a dit tout bas de ne pas m'en faire, que l'association se chargeait de tout. Le révérend a payé ma caution.

On est rentrées à pied à la maison. Papa était au travail. Et je n'avais pas envie, mais pas envie du tout de reprendre le bus. Je sais pas pourquoi je dis que papa était au travail. Ça ne changeait rien, on n'avait pas de voiture. Qu'il soit

au travail ou pas, c'était soit les pieds, soit le bus. On n'était pas riches. On ne l'est toujours pas d'ailleurs. A l'association, ça les a gênés, ça. Entre autres choses.

Je me suis assise devant le canapé, sur la moquette. Maman m'a apporté du lait et une part de mon gâteau préféré. Celui aux myrtilles. Celui qu'on appelle gâteau de la Proclamation d'émancipation. Maman m'a fait un clin d'œil. C'était sa façon à elle de me dire qu'elle était fière de moi. J'ai croqué dans le gâteau. Oui, c'était ça. Ne pas descendre du bus, refuser de laisser ma place. Ma Proclamation d'émancipation à moi.

Après, elle s'est assise sur le canapé. Je me suis déplacée pour pouvoir bien me caler entre ses jambes. Elle a enlevé les élastiques et a commencé à défaire les tresses. Ce qu'il en restait. Doucement, avec le peigne, elle m'a démêlé les cheveux. Et elle a commencé à natter. J'adore ça. Encore maintenant. Maman, c'est la meilleure pour natter. Elle tire fort mais ne fait pas mal.

J'ai fermé les yeux. J'ai calé ma respiration sur celle de maman. Et j'ai essayé de faire taire ma colère. Oh ! ça j'étais tellement en colère.

Je n'ai jamais prétendu être la fille la plus futée du quartier. Je n'étais pas très bonne à l'école. Un peu trop agitée pour l'école. Mais je n'étais pas complètement idiote. Maman était bonne, papa jardinier « homme à tout faire ». La fin de l'esclavage ? La bonne blague. D'esclaves on était devenus domestiques.

Un mois avant l'histoire du bus, maman m'avait donné de l'argent pour que je m'achète une nouvelle paire de chaussures. Celles que j'avais aux pieds avaient été recousues à plusieurs reprises mais là, ça n'était plus possible. J'aurais

pu aller pieds nus que c'était pareil. Arrivée à la boutique, je l'ai cherché ce satané bout de papier. Le contour de mes pieds en papier brun. Je l'ai cherché partout. La vendeuse me regardait et soufflait. Plus elle soufflait plus elle m'énervait. Mes pieds étaient là. Je pouvais les essayer ses chaussures. Mais non, la négresse, elle n'a pas le droit de mettre ses pieds dans les chaussures. Il faut qu'elle vienne avec son papier découpé à la forme de ses pieds. On ne sait jamais, sa peau, ses pieds calleux pourraient abîmer les chaussures. Je n'ai pas acheté mes chaussures ce jour-là. Je n'ai pas retrouvé le papier. Je suis rentrée en pleurs. De rage.

Avant ça, il y avait eu Jeremiah Reeves. Personne connaît Jeremiah Reeves ? Dans votre monde peut-être. Dans le mien, c'était le sujet de conversation numéro un. Condamné à mort pour avoir couché avec des femmes blanches. Elles étaient consentantes. Mais blanches et lui noir. Pas si aveugle que ça la justice. La couleur de peau elle l'a bien vue. Viol, elle a dit.

Alors, ce jour-là, j'ai d'abord fait semblant de ne pas entendre. De ne pas comprendre. La femme est montée, s'est approchée de moi. J'ai tourné la tête et ai regardé par la vitre. Ma ville. Ma place. Là où je dois être. Là où j'ai le droit d'être. Elle s'est raclée la gorge. Je n'ai pas bougé. Elle a appelé le chauffeur. « Ca ne m'étonne pas d'elle » il a dit. « J'ai déjà eu des problèmes avec cette chose avant ». Cette chose ? Moi ? Deux hommes se sont levés et joints à eux. Un des deux m'a demandé si j'allais me lever. Je lui ai dit que non, monsieur. Il m'a hurlé de me lever. J'aurais bien voulu faire les choses bien, comme une grande personne. Mais là, ma voix m'a lâchée. Elle est partie dans les

aigus à cause des sanglots que j'essayais de retenir. Je lui ai répondu que c'était mon droit constitutionnel d'être assise là, que j'avais payé mon billet. Et je l'ai répété encore et encore. A la fin, je hurlais. Et les policiers sont arrivés. Le soir de mon retour, papa n'a pas dormi. La peur du Klan. Ils avaient brûlé des croix et lynché des gens pour moins que ça. Il est resté dans le salon, avec son fusil. On a dormi par terre, à ses pieds, les unes contre les autres, maman, mes sœurs et moi.

Durant la semaine suivante, j'ai été le centre d'attraction du quartier. Papa bougonnait. A force de s'attarder devant notre maison, les voisins abimaient sa pelouse. Les gens étaient tout remontés. Fiers de moi.

Les gens de l'association sont venus à la maison. Maman avait fait des biscuits. Même si on avait pas trop les moyens, elle avait mis des pépites de chocolat dans les biscuits. Je me suis régalée. Elle me faisait des gros yeux dès que j'en reprenais un. Mais, moi, je faisais pas attention, trop contente d'en manger. J'en avais encore plein la bouche, quand ils m'ont posé la première question sur l'incident. Je me suis étouffée en voulant répondre. Une dame de l'association m'a tendu un verre de lait pour m'aider.

Ils ont posé encore plein de questions, sur moi, sur mes études. Papa était gêné, ça se voyait. Il se tortillait sur le canapé, il cachait ses mains. Ses doigts tordus et ses ongles sales. On a beau dire, ils étaient pas des gens comme nous. Ils étaient instruits, propres sur eux. Ils étaient gentils et souriants mais ils ne semblaient pas à leur place chez nous. Tout le monde était mal à l'aise finalement. De la même couleur mais pas du même monde. J'ai appris une bonne leçon ce jour-là.

Et puis, ça s'est su. On parlait toujours de moi, ça c'est sûr. Mais plus pour les mêmes raisons. Et oui, je n'étais pas si parfaite. Je ne l'avais jamais prétendu. Je n'étais pas la seule dans mon cas dans le quartier. Des filles mères, si y'en avait pas une par famille, c'était qu'il y en avait deux. Quinze ans et enceinte.

Les gens de l'association sont revenus. Ils m'ont posé des questions sur le père. J'ai rien dit. Qu'est-ce que ça pouvait leur faire qui était le père ? Ca me rendrait plus respectable à leurs yeux si le père était quelqu'un de bien ? Quelqu'un de mon âge ? Non. Ils s'étaient fait leur idée sur moi. En plus d'être pauvre, j'étais une trainée. Une fille peu recommandable. Peu fiable. Pas du tout présentable.

Je l'ai su dès qu'ils sont partis. Je l'ai dit à maman. « On les reverra plus, je les intéresse plus ». Elle m'a dit que c'était peut-être mieux comme ça. On ne les a plus revus. Je ne les intéressais plus.

Quelque temps après, Rosa Parks a refusé, elle aussi, de laisser sa place dans le bus. Elle a été arrêtée. Elle était présentable et respectable, Mme Parks. Travailleuse, la quarantaine, mariée. Pour moi, c'était juste la gentille dame de l'association. Celle qui m'avait tendu le verre de lait.

Elle était parfaite, Mme Parks.

Moi, je ne l'étais pas.

Tout le monde se souvient de Mme Parks.

Personne ne se souvient de moi.

Ca fait neuf ans maintenant que je suis sortie du bus, portée par deux policiers. Mon fils grandit. Demain, il pourra essayer des vêtements comme bon lui semble. Demain, il pourra choisir sa place dans le bus. Demain il pourra car aujourd'hui, Jim le Corbeau \* est mort.

Quand le mouvement s'est mis en marche grâce à Mme Parks, grâce à son acte, grâce au soutien qu'elle a reçu de l'association, grâce au révérend King, quand le mouvement pour les droits civiques s'est mis en marche, je me suis levée et j'ai marché moi aussi.

Je n'étais pas assez respectable pour les représenter ? Qu'ils aillent se faire voir. C'était ma lutte, ma place dans le bus, ma place dans le monde. Et personne, blanc ou noir, n'avait le droit de me la confisquer. Alors oui, personne ne se souvient de moi, mais moi je sais, mon fils sait, que je suis la première femme noire à avoir refusé de céder sa place dans un bus à Montgomery, Alabama.

Je m'appelle Claudette, je suis noire, pauvre, fille mère, mère célibataire mais je suis là et bien là.

Vous devrez faire avec.

2<sup>ème</sup> PRIX

PRIORITÉ  
VALÉRIE BILLE



## *PRIORITE*

Balayer par terre.  
Vider la poubelle.  
Plier le linge,  
lancer la machine,  
ouvrir le courrier,  
payer la facture,  
cherche le courrier dans la boîte  
feuilleter le catalogue de promotions,  
penser que le temps passe,  
jeter le catalogue,  
passer l'éponge dans l'évier,  
rincer l'éponge qui sent le mois  
ouvrir le cahier sur le bureau  
prendre le stylo  
regarder le chat qui regarde le jardin, assis sur le bureau  
regarder ce qu'il regarde.  
Chercher la brosse pour les poils et brosser la fourrure  
douce et longue. Le chat mord. Pas content.  
Pas contente.  
Ecouter la radio, assise sur la chaise face au cahier, au bureau, à l'ordinateur, à l'imprimante.  
Ne pas commencer... Par quoi commencer ?  
Entendre la musique, rêvasser, se rappeler.  
Tout ce temps qui passe. Ne pas commencer  
Agacement.  
Regarder la poussière sur les objets, sur le dessus de l'écran.  
Résister à la tentation de chercher un chiffon juste humide.  
Regarder le cahier, ouvrir le stylo. Priorité.

Ecrire ce mot. De la plume, rien ne sort. L'encre est sèche, appuyer plus fort. Sur le papier, en creux : Pri...

Dévisser le stylo pour vérifier la cartouche. Vide.

Evaporation de l'encre ? Changer la cartouche (petit clic joyeux), secouer le stylo et exécuter avec la plume des boucles sur le dos d'une enveloppe : rêches et invisibles au début (on aurait envie d'appuyer plus fort au risque de casser la plume)

Lorsqu'elle glisse enfin, sensation de liberté entre les doigts.

Ecrire encore : « Priorité ».

Quelles sont les priorités ?

Dans le désordre : se nourrir, s'occuper des enfants, dormir, se laver, s'habiller, travailler.

D'autres priorités existent.

Plus tard.

Se nourrir. Se procurer de la nourriture, le temps des courses ; une liste pour ne pas perdre de temps. Le chemin du supermarché. Toujours un peu la même chose. Le caddy vide se remplit en longeant les allées. Un peu d'imagination, essayer de faire plaisir. Les fruits et légumes pour la santé. Le caddy plein. Les courses. La course.

Au retour, tête à tête avec le frigidaire

Les légumes (enlever le sac plastique) dans le bac ; la viande en haut, plus froid. Penser à congeler.

Le fromage dans une boîte. Les laitages en bas.

Les fruits dans la corbeille. Penser à manger des fruits.

Déplacer la corbeille. La poser sur la table.

Corbeille trop grande. Table trop petite. Changer la corbeille, changer la table ?

Pas prioritaire. Le faire un jour.  
Croquer une pomme.  
S'asseoir sur le fauteuil en face du cahier ouvert.  
Finir la pomme. Se lever pour aller jeter le trognon dans la poubelle.  
Remettre un sac, avant.  
Des taches par terre autour de la poubelle. Nettoyer avec une vieille éponge prise sous l'évier. C'est blanc, c'est net.  
Prioritaire ?

Sur le bureau, l'agenda - couverture imitation cuir, piqûre claire sur le bord. Fermé, sérieux. Agenda planning « Ministre » 2014. Ouvert sur cette semaine. Quelques rendez-vous. Rien pour aujourd'hui. Trier le tas de papiers posés sur le bureau. Ranger les papiers, factures dans les classeurs

Assise, agenda fermé. Cahier ouvert. Du temps libre.  
Entendre les secousses de l'essorage. Puis le silence. La lessive est terminée. Il fait beau. L'étendre maintenant. Ce sera vite sec, plié – rangé – ce soir dans les placards.

Le seau rempli de linge. Sortir l'étendoir sur le balcon.  
Prendre le premier vêtement : un tee-shirt d'enfant, le secouer à deux mains, d'un coup sec, pour éviter le repassage. Le suspendre avec deux pinces à linge. La même chose avec le deuxième vêtement, une chaussette de bébé. D'une seule main. Une seule pince à linge.  
Il fait doux sur la terrasse, le soleil chauffe le dos.  
Tentation fugitive de se laisser bercer dans un hamac.  
Finir d'abord d'étendre le linge. Retrouver le cahier. Ensuite.

Assise depuis une heure. La tête vague. C'est l'heure du déjeuner. Pas d'appétit pourtant. Manger quand même, par habitude. Hésiter.

Aucune obligation. Manger quand l'estomac le réclame. Envisager les conséquences d'un repas pris au milieu de l'après midi.

Attendre l'envie. Ecouter le corps.

Petite victoire sur l'habitude.

Déjà tard.

Habiller les enfants.

Emmener le bébé chez la nounou.

Balayer la salle de bain,

secouer le tapis de bain,

les cheveux, la poussière, les poils.

Remplir la panière avec le linge sale qui traîne

Descendre la panière et lancer la machine.

Allumer l'ordinateur, lire les mails, répondre.

Trier les papiers, répondre, téléphoner,

Se déplacer : la Poste, la médiathèque, la Poste encore.

La maison. Arroser quelques fleurs au jardin.

Voir le cahier fermé sur le bureau

Ouvrir l'agenda sérieux.

Manger avec appétit à l'heure du déjeuner.

(Hier, déjeuné à 17 heures, sur le pouce, aucune conséquence).

La poêle et son couvercle traînent dans l'évier depuis hier soir.

Téléphoner encore pour ordonner la vie, pour ne pas laisser les choses à l'abandon, les amies non plus.

Penser aux vacances sans savoir quoi faire.

S'asseoir devant le bureau. Fermer et ranger l'agenda sérieux. Tout a été fait. Et même plus.  
Ouvrir le cahier, prendre le stylo, en suspend au dessus de la feuille.  
Chaleur, bourdonnement, engourdissement.  
Somnolence, micro-sommeil. Léger sursaut.  
Le téléphone sonne . Depuis quand ?  
Ne pas décrocher. Compter les sonneries. Silence.  
Le stylo toujours ouvert au dessus du papier.  
Au milieu de la feuille, la plume a tracé une petite ligne courbe, puis brisée ; pendant le sommeil sans doute.  
Un minuscule gribouillis provocateur. Découragement  
Sentiment d'impuissance.  
Fermer le cahier. Le ranger.  
Debout devant l'évier, laver la poêle, nettoyer l'évier, essuyer le robinet. Partir chercher les enfants plus tôt.  
Se consoler en regardant le jardin à travers les vitres transparentes.

Se lever, s'habiller – rapidement,  
Descendre sans bruit  
Préparer le petit déjeuner pour tous.  
Réveiller les enfants  
Le grand s'habille tout seul, plus ou moins volontiers.  
S'occuper du bébé. Descendre.  
Faire les tartines, préparer le goûter pour le grand.  
Le presser. Il traîne, sans notion de l'heure.  
Vivre dans la contrainte est sans doute le prix à payer pour  
acquérir un peu de liberté.  
Emmener les enfants à l'école, chez la nounou.  
Partir à la poste pour acheter des timbres. Donner aux com-  
merçants du quartier les affichettes pour la brocante orga-  
nisée par l'école  
Revenir dans la maison vide.  
Regarder sur le bureau – le cahier est fermé.  
Allumer l'ordinateur  
Sortir le linge de la machine pour l'étendre sur le balcon.  
Belle journée, encore.  
Faire vite pour avoir du temps pour soi  
(du temps pour quoi ?)  
Ramasser le linge sale qui traîne  
Le fourrer dans la pаниère  
Plier le linge sec.  
Le ranger dans chaque armoire, placards, étagères, tiroirs,  
ouverts, fermés.  
Trop de linge. Il faut trier.  
Chantier terminé.  
Satisfaction d'un ordre revenu. D'un espace net, calme.  
Le téléphone sonne en bas.

Descendre vite, oublier la pile de torchons. Grommeler de cette interruption, pourtant la voix est toujours aimable en décrochant. Essayer de faire court.

Dans un coin, sur le bureau, le cahier est posé, fermé, possible. Avoir envie de l'ouvrir et de s'échapper. D'abord ranger les torchons.

Remonter prendre la pile. Eteindre une lumière, celle du cagibi. Découvrir avec effroi derrière le rideau de toile claire, le tas de linge oublié.

Enorme, informe, linge froissé, mélangé, depuis quand ? Sentiment de culpabilité.

Avoir négligé pendant quelques jours de plier et ranger le linge sec, pire, l'avoir oublié derrière le rideau, finalement avec facilité.

Contrariété du contretemps.

Aliénation du travail ménager.

Sous le tas de linge, les vêtements pliés du bébé, trop petits, à rendre, à donner. Tout à ranger.

Du temps gâché ?

Repenser au cahier fermé.

13 h déjà. La faim.

Indécise. Ranger, manger, s'asseoir au bureau ?

Décider enfin de laisser le tas derrière le rideau jusqu'au lendemain (se promettre de commencer par ça).

Manger.

N'importe quoi, assise quand même. L'estomac est plein.

Est-ce suffisant ? L'estomac dit oui, le miroir dit non.

Mince, maigre ?

Tant pis.

Débarrasser la table et ne pas laisser la petite assiette dans l'évier. Alors, vider le lave-vaisselle.

Les mêmes gestes chaque jour.

Vider – ranger – remplir. Répétition, monotonie.  
Les gestes quotidiens, tout au long de la vie.  
Comment font les autres ?

Pendant ce temps, sur le bureau, le cahier fermé, dedans,  
un mot et une arabesque.  
Paniquer un peu, une fois que l'assiette a disparu dans le  
lave vaisselle.  
S'asseoir au bureau, face à l'ordinateur, éteint.  
Le chat est là, évidemment, couché sur le cahier. Soulever  
le chat pour ouvrir le cahier.  
Vérifier que l'arabesque est bien là.  
Tourner la page pour se sentir moins bête.

Les enfants à l'école, chez la nounou.  
Rentrer, essuyer la table,  
Ranger les chaussures qui traînent  
Monter l'escalier, retrouver le tas de linge derrière le rideau  
et la perspective de vider les armoires des vêtements trop  
petits.  
Plaisir de se débarrasser de cette corvée trop longtemps re-  
poussée.  
Trier, remplir les sacs : à donner à I., à jeter, à vendre à la  
brocante, à rendre à J, à rendre à N.

Vêtements trop petits, hors saison, trop abîmés, lire les étiquettes : 6 mois, 12 mois 18 mois.

Plier pour la dernière fois les bodys minuscules, robes et chaussettes de poupée. Les vêtements seront portés par d'autres, pas de 3ème, passer à autre chose,

Un peu de nostalgie quand même.

Plusieurs heures pour venir à bout de tout ce tissu.

A la fin, les sacs sont entreposés sur l'étagère du débarras.

Il faudra songer à les donner : inviter les S et les Z un dimanche après-midi avec les enfants.

Une sacrée marmaille de garçons !

Chaque maman repartira avec son sac.

Un peu de place gagnée !

Obsession du terrain reconquis.

Perspective joyeuse d'une après midi dans le jardin, soleil, ombre douce du feuillage.

Les cris et les complots cruels des enfants...

Sur le bar, empiler rapidement les prospectus, journaux, courriers épars.

Rassembler les boîtes de médicaments qui traînent, vitamines/fluor.

Encore quelques secondes de gestes automatiques.

Le silence de la maison.

Regarder la pendule.

Prendre le temps de s'allonger dans la pénombre, de somnoler sur la chaise longue, d'ouvrir un livre.

Ne plus obéir aux règles domestiques

Ecrire.



3<sup>ème</sup> PRIX

LA DERNIÈRE VEUVE  
BRIGITTE CONTOIS



## *La dernière veuve*

La flamme danse au gré des courants d'air. Il fait froid et humide en ce mois de février. Même si la fée électricité a mis une bonne gifle à tous ces petits bouts de chandelle, ils restent un bon moyen de secours pour les gens comme moi. Fût un temps où on traînait le charbon, on brûlait tout et n'importe quoi, il fallait se chauffer, il fallait vivre, il le faut encore... Le feu, cet ami, qui est bien chiche ce soir, à s'agiter au bout de cette mèche ridicule. Je me mets à rire. Je regarde cette flamme et cela fait un moment que je reste avec la plume levée devant l'encrier comme figé en communion avec le temps suspendu. C'est idiot après tout, totalement absurde. Absurde comme tous ces derniers mois. J'avais écrit une lettre de réclamation il y a plus de quinze jours pour récupérer un colis que j'attendais et bien sûr, lettre morte, j'attends toujours. Ils ne se fatiguent plus pour moi. Ils savent quelle date on est. Je soupire. J'ai mal à la tête depuis le coucher du soleil, les yeux me tirent et je passe la main sur mon crâne dégarni. Je laisse mes doigts lisser ma barbe et me gratte le menton en ébouriffant ce célebre attribut qui m'a souvent qualifié. Elles aimaient, elles la fouillaient, elles cherchaient l'indicible sous cette barbe. Mes reines !

Je pose la plume et je jette un œil à tous les dossiers. Il y a des piles de documents sur la table. Beaucoup de rapports, ils se répètent, les uns les autres, à la recherche de réponses, des lettres tapées également à la « jappy » et quelques photographies. Ils n'ont pas laissé toutes les photographies. Ils les ont gardées. J'aurais aimé les regarder encore une fois. Je me surprends à rire et à être satisfait de moi, de mon œuvre, de ma vie. Plus d'un demi-siècle d'existence avec

de belles réalisations que beaucoup m'envient. Je suis jalouxé, je suis devenu célèbre, un animal politique même, je suis mystérieux. Ils n'ont pas compris pourquoi je voulais réexaminer le dossier encore une fois, surtout aujourd'hui. Evidemment, il y a des failles et je les ai vues car je suis un grand homme, un homme intelligent, pas comme ces fantoches, je suis un de ces hommes qui fait couler l'encre. Mon nom est entré dans l'histoire et je suis sûr qu'on parlera de moi dans les décennies à venir. On me verra comme un génie, comme une victime d'un pays qui se relève ou se cherche ou comme un fou, peut-être, avec de la passion et de la crainte. Oui, c'est ça ! Je suis le Raspoutine de la France, je suis celui qui défie les lois, l'ordre, je suis le nouveau Ravachol de ce siècle, je suis celui qui montre que notre République n'est qu'une vulgaire prostituée où ses dirigeants meurent dans le lit de leur maîtresse. Oui, Raspoutine, j'ai fait comme lui, j'ai embrassé Dieu et je lui ai dit : « Tu vas m'apprendre la grande mascarade ». Tiens, il ne manquerait plus que je fasse comme ce russe ! De combien coups de couteaux est-il mort ? Une dizaine, vingtaine... Il s'est relevé plusieurs fois. Ce serait merveilleux si je me relevais aussi, avec les yeux grands ouverts, à tous les regarder, eux, horrifiés ou subjugués, du miracle ou du malin, ils auraient tous le même regard que ces pauvres brebis naïves qui n'avaient rien compris. Pauvres petites princesses, pauvres idiots avec leurs rêves ! Dommage qu'ils aient gardé les photographies ! Je suis celui qui a défié Dieu. Oui, même lui, lui, celui qu'on veut respecter ! Celui qui est comme moi, le plus grand escroc de tous les temps. Je l'ai très vite compris au grand détriement de mon père. Paix à son âme ? Non, qu'il brûle dans les flammes de l'enfer. Il a dû comprendre que j'avais rai-

son depuis le temps. Le temps...Il court ce temps. Je baille. La nuit est là. Je verrai à peine le jour demain que l'affaire sera déjà classée. Je devrais écrire une lettre de remerciements, tiens, c'est une bonne idée... Je devrais commencer par « Chers mécréants, idiots et naïfs, vous n'êtes que des riens... ». Ils ne le méritent pas. Je suis un grand homme. Un grand ne s'adresse pas au peuple. Un grand ne parle qu'aux dieux. Il parle avec ses aînés, ceux qui ont la maîtrise. J'ai cette maîtrise, j'ai ce don. Avec moi, l'impossible est un jeu d'enfant. Je suis le maître de l'impossible. Je me lève. J'ai défié Dame Nature aussi. On verra si demain, elle me donne un rôle. C'est le jour de mon triomphe. Rien ne me prédisposait à ce destin mais j'ai vite compris. Je suis né chétif. Je suis resté petit. Bonjour scarlatine, tu gagnes la partie ? Non. Méningite alors ? Même pas. Fièvre typhoïde sans appel ! Toujours pas. La poutre de la cheminée aussi. La mort n'avait pas voulu de moi. Verdict. A croire qu'elle attendait le grand festin qui s'annonçait. Il fallait que je sois un élu de Dieu et pour faire plaisir à mon père, j'ai fait cette misérable école. Quelle chimère ! J'ai aimé l'idée du diacre diabolique. Quand on creuse, on voit toutes les facéties et c'est presque à ce moment que j'ai eu l'idée. C'était si facile, trop facile. Je l'ai testé avec les architectes et le pire est que cela a marché. J'avais encore mes boutons de ma jeunesse qu'on me croyait le nouveau Leonard de Vinci. J'étais le dieu de l'embrouille, j'embruais tout le monde. J'ai noyé le peuple sous un déluge de mensonges, d'illusions et de rêves. Le rêve toujours. Je suis le magicien ! Marie-Catherine...Ma chère Marie-Catherine, dévouée épouse, tu as mordu davantage à ma pomme, bonne poire, pauvre fille, mais tu m'as mis un pépin. Pas grave, 4 enfants qui allaient m'assurer de l'image du bon

père de famille, c'était très bien. Les rouages étaient en place.

Je ne pouvais pas m'arrêter. Paris était la capitale de l'ivresse. De l'argent, des femmes, plein d'opportunités et le monde des mirages, la panacée pour un homme comme moi, j'étais l'élu. On dansait dans les cabarets, on chantait les vieilles chansons et les femmes se donnaient sans pudeur. La fée verte coulait et ouvrait les portes du paradis. J'ai fait plein de promesses, des promesses et des promesses ! Encore et encore, à tort et à travers, quelle jouissance ! A toutes ces petites pucelles sans cervelle, du rêve, elles en voulaient, ces catins de dieu, je leur en ai donné, à la pelle et à la volée. J'ai soulevé leur jupon, détroussé leurs secrets et gagné ma richesse dans leur dentelle. Ah, quelles étaient délicieuses ces petites idiotes ! Elle voulait le mari parfait. Je leur ai donné ce qu'elles attendaient. C'est bien ce que je dis, c'est un merci que je mérite.

Je prends une des lettres que j'avais commencée à écrire pour une dernière dérogation. J'avais repéré une bavure. La première mobile se croyait forte mais ils étaient pitoyables, de simples gratte-papiers ! Ils avaient quels noms déjà ? Belin, l'inspecteur Jules Belin, celui qui avait connu la gloire grâce à moi avec ses acolytes : Riboulet... Le brigadier, à mourir de rire... Riboulet, la ciboulette, il déboule... et Braumberger, c'est ça, nom allemand, toujours se méfier des allemands ! Plusieurs commissaires avaient signé les rapports, Dautel au départ, Tanguy et un autre qui se prenait pour le président. Je me remets à rire. Je reprends le document où un des supérieurs de Belin notifiait ses affectations. Bichon, le type s'appelle Bichon ! Je ris. Sérieusement, pour un responsable de la brigade du Tigre s'appeler Bichon, c'est une hérésie ! J'imagine bien le gars

japper dans tous les sens « Belin, où est le rapport sur les cambriolages du côté de Belleville ? Belin, laissez tomber ces histoires de donzelles qui partent avec leur amant sans donner signe de vie à leur famille ! Nous avons une ville à protéger ! Pas de quartier pour les larcins ! Montrons l'exemple ». Belin était têtue. Bichon ! Je m'étais occupé des bichons. Une de mes bienheureuses en avait trois. Louise ? Thérèse ? Marie Angélique ? Laquelle déjà ? Le bichon. Petit animal, mignon, affectueux, joueur, bruyant et insignifiant. J'avais pensé à les revendre mais ils faisaient beaucoup de bruit, vraiment trop de bruit...

Le bruit ou les cris, c'était le principal problème. J'avais pris l'habitude de les faire crier... de plaisir. Cela va s'en dire. Chère Fernande, quel plaisir de relire tes témoignages ! J'imagine la mine déconfite et embarrassée de ces crétins devant l'oraison de mes exploits auprès de la gente féminine. Fernande, merci pour ces détails croustillants, la précision de la fréquence de nos rapports, Ah, chère Fernande, je t'ai épargnée mais tu étais un gentil cobaye pour le poison. Tu n'avais pas beaucoup d'appétit. Petite mendigote chanceuse ! Pour éviter les cris, le week-end à Gambais était parfait : « Ma chérie, rendons-nous dans ma villégiature en Seine et Oise, à l'orée des bois, notre amour sera des plus sauvages ». Elles adoraient l'idée. Je les ai étranglées au bout d'un moment mais elles pouvaient griffer. Certaines étaient fortes comme Andrée. Quelle poitrine, un poitrail de déesse, peau mate, tempérament méditerranéen, elle était pleine de surprises ! Jeanne, aussi, ma préférée, elle était mince, avec les seins maternels de son idiot de fils, il aurait dû être incorporé plus tôt, les yeux noirs et cette chevelure, aussi abondante que sa fortune. Elles en demandaient et en redemandaient. Je leur donnais tout ce

qu'elles voulaient. Tout était possible, rien impossible. Je venais des Amériques ou des colonies des Indes, j'avais vu Batavia ou Londres, tout ce qu'elles voulaient. Tout était possible, ce fameux bateau, le Titanic, l'insubmersible avait bien coulé au fond de l'océan. Moi, j'étais le titan qui leur apportait la liberté et l'avenir serein. Aventurier, professeur, ingénieur, tout ce qu'elles désiraient. Le désir, ses flammes et la passion, quelle chaleur ! J'en avais assez de dégrafer les corsets. Tout passait dans la gazinière mais c'était long, très long avant d'être calciné. Les cendres, mes chéries, vous aimiez me mordre, le métal a déchiré vos chairs. Vous aimiez mes étreintes, la cheminée a laissé échapper vos derniers soupirs. Vous êtes purifiées, mes belles, vous êtes des anges. Dites-moi merci !

Je me lève et prends le rapport sur ce qui était mon « antécédent » au procès, ce qu'ils qualifiaient plus précisément de « passé » d'escroc lors de l'instruction. Il fallait bien expliquer le pourquoi du comment et je viens de m'arrêter sur le dernier paragraphe que j'avais complètement oublié : « Enfin, au point de vue militaire, classé pendant la guerre service armé, bon absent, vous ne vous êtes point présenté ; le 10 décembre 1915, vous avez été déclaré insoumis, et avez été le 24 octobre 1919, replacé dans votre situation antérieure exempté de réforme le 24 octobre 1919 comme n'ayant pas été touché par votre ordre de route individuel. ». « Insoumis », quel mot fabuleux ! Excusez-moi, Messieurs, mais j'étais ailleurs, pour la bonne cause, fort occupé à rentrer en épousailles car le marché était propice. Fabuleuse, cette année, magnifique, 1914, ma préférée, une véritable manne, une cuvée exceptionnelle ! Certes, j'avais fait mes services, oui, j'étais de réserve mais non, mon bon Monsieur Riboulet, je n'avais pas envie de servir de chair à

canon. Les traîtres au peloton ! J'étais occupé à prendre soin de toutes ces dames seules qui attendaient le retour de leurs chers et tendres. Quel excellent cru : 9 millions de morts, 20 millions de blessés dont 8 millions invalides. Invalides, quel plaie pour ces dames insatisfaites, des pensions à foison pour moi, le remède aux frustrations. Un empire de femmes sur des montagnes d'or de la Belle Epoque rien que pour moi. J'avais complètement oublié que les services des armées me recherchaient à l'époque, tellement les affaires étaient bonnes. J'ai béni le 3 août 1914 lorsque l'Allemagne a mis la France au pied du mur et j'ai détesté le 11 novembre 1918, ils allaient ressortir le dossier à coup sûr, ça n'a pas manqué ! Ils devaient s'occuper ces faignants ! Pointer les rangs manquants ! Ma chère et tendre, ma plus belle sirène, pourquoi n'es-tu restée que 4 ans ? J'avais besoin d'un peu plus, juste encore quelques années. Tu es celle dont les empires se nourrissent et j'ai adoré ce sein qui m'a plus que rassasié. Je soupire sur mon lit.

Tu es cette maîtresse inattendue qui se glisse dans ma couche et dans l'obscurité telle une anguille. Cette femme qui s'allonge contre moi en cherchant timidement du bout du pied à la fois la bouillotte en cuivre de peur de se brûler et ma jambe pour trouver un peu de vie. Cette fille qui jouant la fausse ingénue laisse glisser ses doigts osseux sur ma peau, sachant très bien se faufiler sous la chemise pour trouver la faille. Celle magnifique créature qui me dit dans mon cou, proche de l'artère palpitante, calmement à l'oreille « J'ai faim, j'ai terriblement faim ! ». Puis se pressant contre moi, me chuchote : « J'ai froid, donne-moi ta chaleur, donne-moi un peu de vie, de ta vie... ». L'homme fougueux s'y laisse prendre mais l'avisé lui saisira la main

et la regardera dans ses yeux froids. Il croisera son regard profond où on y perd son latin et sa raison. Elle n'est pas idiote, elle comprend vite, elle sait mettre les hommes à genoux, les faire tomber à ses pieds, elle sait les faire hurler et se sacrifier pour elle. Elle les avait eus, tous jusqu'au dernier, elle en avait plus qu'il n'en fallait à ce moment. Elle était gourmande. J'aime les femmes qui ont de l'appétit. Elle me dit : « J'ai leurs hommes, je leur ai pris les amants, les maris et les fils. ». Elle me sourit de son air carnassier en penchant la tête et baissant gentiment les yeux. Comme une sainte faisant pénitence, elle prononce cette phrase : « Prends les femmes, je te les laisse ! Prends toutes ces épouses pleines d'espoir et de peine ! Prends leurs veuves éplorées, prends leurs filles abandonnées. Sers-toi ! ». Oui, la plus fidèle épouse de l'homme est à la fois sa raison de vivre et de mourir. On lui avait donné un nom, un nom qui remontait sûrement à la nuit des temps : la Guerre. Pourquoi ce terrible nom pour l'humanité devait-il être féminin ? Pourquoi ce nom comme celui de ses sœurs, la souffrance et la mort, devait-il être l'antinomie de l'homme ? Elle n'en faisait qu'à sa tête pourtant. Elle avait acquis ses lettres de noblesse et les hommes avaient gagné sa cause de façon innée. La perfection !

Elle reste contre moi. Mon amante ! Ma traîtresse ! Elle m'appelle par mon nom. Sa voix devient rauque, grave, trop masculine. Que fais-tu coquine ?

- Landru...Landru...Landru !

J'ouvre les yeux et je vois ce plafond glauque. La lumière m'éblouit un moment. Déjà le matin ! Je m'étais assoupi. Doux rêve, adieu ma bien-aimée, ma douce, ma guerre chérie...

Ils sont là, plusieurs dans la cellule. Une vraie délégation !

Il est temps. 5h30 déjà. Je ne dois pas être en retard. Ils semblent presque attentionnés à mon égard. Je me lève et leur dis aimablement :

- Excusez-moi de cette tenue, en essayant de lisser la tenue fadasse du prisonnier.

Ils gardent le silence. J'ai encore l'image d'une splendide femme à mes côtés. Elle est loin. Je leur souhaite presque qu'elle revienne leur faire un pied de nez dans les prochaines années. Elle reviendra, j'en suis sûr. Elle leur manquera trop. Ils ne peuvent lui résister. Je sens presque encore le parfum des cendres qu'elle emporte avec elle. Les chandelles sont éteintes. Dame électricité est furax, on dirait. Je cligne des yeux.

- Vous permettez que je fasse un brin de toilette ?

- Bien sûr, Landru, faites.

Il fallait que je sois propre et distingué pour mon dernier rendez-vous. Elle devait m'attendre dehors. Je frotte mes mains, brosse mes dents et lisse ma barbe. Ils refusent que je me lave mes pieds. Souvenirs de cette belle Madeleine avec qui j'avais joué au messie...Oui, j'étais prêt, aussi fringant qu'à mes débuts. Chemise blanche et pantalon. Prêt pour mon dernier numéro sur scène, je serai excellent. J'ai l'occasion de m'échauffer avec cette vieille souche qui avait déjà donné avec la bande à Bonnot. Il avait la consécration avec moi:

- Cher Maître, Maître Moro-Giafferi, dis-je en me tournant vers mon avocat et en lui saisissant les mains dans une poignée affectueuse, merci, je vous adresse mes plus sincères remerciements pour tout ce que vous avez fait pour moi. Ne vous en faites pas, ne culpabilisez pas, vous avez été excellent, Maître...

- Henri, je suis confus... bafouille l'avocat derrière

ses grosses moustaches.

- Ne le soyez pas ! Continuez à vous battre pour la bonne cause, défendez l'innocent contre le monopole étatique, continuez pour moi, pour les autres qui sont incarcérés à tort, continuez s'il vous plaît ! dis-je en insistant avec les yeux plein de complaisance.

- Oui, bafouille-t-il, oui, je le ferai. Vous savez, avec le traité de Versailles, ce que disent les journaux...

Je souris. Il croit que c'est pour lui, non c'est pour moi. Je suis en forme ce matin, dans un grand jour ! Je fais de même avec l'autre imbécile d'avocat. Mes yeux tombent sur le début de ma lettre, je la prends et je la déchire. Je laisse celle adressée au procureur. J'en suis fier. Le doute, qu'il vous ronge jusque dans vos tombes, bande de rats ! Qu'importe ! Ils attendent les aveux. Ils n'auront rien. Ils me présentent l'abbé Loiset ou Loisel, je ne sais plus, l'aumônier pour la dernière confession. Encore un nom prédestiné à être qu'un idiot baigné de naïveté. Un ancien combattant ? Et alors, ma guerre était plus belle que la sienne. L'ordre naît du chaos. J'ai amené l'ordre, le mien ! Respectez-moi, diantre ! Si tu savais, tu rougirais. Si je t'avouais tout ce que j'ai fait à ces femmes pour qu'elle me mange dans la main, tu parjurerais. Je décline poliment l'initiative mais j'ai beaucoup plus important à faire, je suis attendu par une dame, chose que cette grenouille ou plutôt têtard de bénitier n'a jamais entrevu ni goûté, ce fruit exquis de l'avarice et de l'envie.

L'homme à l'air grave derrière les officiers attend puis rentre et m'invite à m'asseoir. Il taille un peu ma barbe de façon à dégager mon cou et me fait une coupe seyante sur la nuque. Il est doué l'air de rien. Adieu Barbe fidèle ! L'ironie du sort est que je me fasse pomponner sous les airs de

la Diane. Souvenirs de l'école militaire avec l'allure d'un général. Adieu ma belle ! J'ai toujours aimé les samedis. Le lendemain du vendredi, jour de Vénus et nuit de l'oubli. Je dois être prêt à rentrer en scène alors je laisse le procureur sur sa faim, je refuse le verre de rhum et la cigarette. Question de savoir vivre ! Il est sympathique le pauvre assistant qui essaie d'être serviable. Il respecte la procédure. Moi, je respecte ma gloire. Je n'ai jamais été buveur. Je n'ai jamais été fumeur. Je lui dis à ce procureur trop étriqué et encore mal réveillé. Qu'il imprime cela dans sa cervelle de piaf ! Je dois rester poli mais je suis impatient :

- Ne faisons pas attendre ces Messieurs ! dis-je dans un ton solennel en faisant un signe de remerciements à mon perruquier improvisé, alors que je pensais à ma veuve. Les femmes n'aiment pas que leur prétendant ait l'haleine chargée d'alcool et de tabac. Ce détail, un fourbe du ministère de la justice, ne peut pas connaître. J'ignore quel est l'imbécile qui a eu l'idée de me ligoter pour sortir. Je ne vais pas m'enfuir. Je vais en rendez-vous galant. La porte s'ouvre. Mon avocat semble me protéger de la vue de ma promise. Ma belle m'attend près du porche. Je l'ai entraînée. Je n'ai que la cour à traverser pour la rejoindre. Son fidèle serviteur, Anatole, oui c'est ça, Anatole Deibler, semble préoccupé. Il regarde les pavés au pied de ma courtisane. Il acquiesce et jette un œil aux nuages épars. Il range un petit objet dans sa poche et me regarde arriver. Je la vois enfin. Elle est là, belle, droite, venue juste pour moi. Elle m'attend, moi, que moi, la grande dame, la belle dame, la dame en noir ou la grande Veuve. Elle me veut, moi, que moi ! Elle et moi, nous nous moquons éperdument du public. Le grand Paris est venu jusqu'à Versailles, la ville du Roi Soleil, la ville où je vais serrer dans une dernière

étrainte la plus belle et la grande dame redoutée en France. Ils sont venus pour moi. Mes fidèles maîtresses sont les plus belles, les plus grandes comme Elle. Nous étions destinés à nous rencontrer, ma Chère. A force de détrousser les veuves esseulées, la plus grande des veuves devait me revenir comme ultime épouse avant de retrouver le panthéon des grands. Je suis excité comme un jeune premier. Je la trouve merveilleuse, je suis conquis. Je comprends pourquoi elle fait perdre la tête. Elle est parfaite. L'arme absolue de Thanatos, la guillotine, ce tranchoir pour les grands criminels, les révolutionnaires, les intellectuels, les penseurs et les rois, elle est dressée devant moi, prête à m'accueillir dans ses bras. Je lui souris et j'ai envie de lui dire merci. J'entends cet idiot d'avocat me demander :

- Alors Henri, il est temps non ? Dites-moi, toutes ces femmes... ?

- Cela, maître, c'est mon petit bagage... Je lui réponds sans détourner les yeux de ma fiancée.

Je suis attendu. Elles m'attendaient toutes et elle, Elle, m'attend. Qui l'eut cru, les femmes et spécialement les veuves, m'ont toujours offert une merveilleuse échappatoire à une condition modeste dès le premier regard.

*Extrait de l'interrogatoire d'Henri Désiré Landru  
sur ses antécédents, réalisé lors de l'instruction, le 17 août 1920,  
collection du Musée des Lettres et Manuscrits, Paris*







Remerciements aux membres du jury  
du concours de nouvelles 2014 :

Dominique Desœuvres

Brigitte Dujardin

Sylvie Gonzalez

Marie-Jo Merchez

Fatima Zenati

Jean-Philippe Dequin

Serge Le Péron